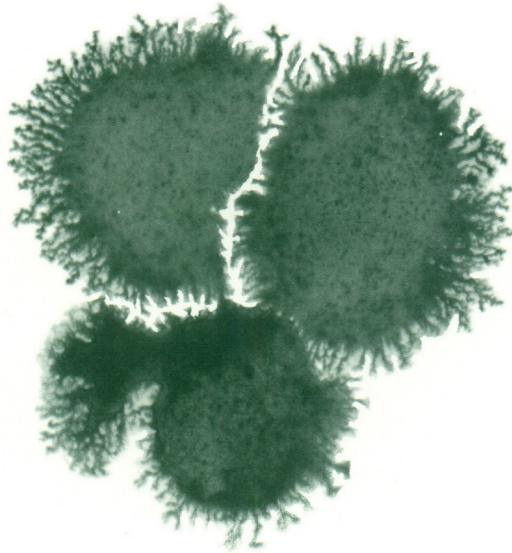


L'attente



NOUVELLE REVUE DE PSYCHANALYSE
NUMÉRO 34 AUTOMNE 1986

Gallimard

NOUVELLE REVUE DE PSYCHANALYSE

*Paraît deux fois l'an, au printemps et à l'automne, aux Éditions Gallimard.
Revue publiée avec la collaboration de l'Association psychanalytique de France.*

DIRECTEUR

J.-B. Pontalis

ASSISTANTS DE RÉDACTION

François Gantheret, Michel Gribinski, Michel Schneider

COMITÉ

Didier Anzieu, André Green,

Masud R. Khan (*Corédacteur étranger*)

Jean Pouillon, Guy Rosolato, Victor Smirnoff,

Jean Starobinski

Rédaction :

Éditions Gallimard, 5, rue Sébastien-Bottin, 75007 Paris. Tél. : 45-44-39-19.

La revue n'est pas responsable des manuscrits qui lui sont adressés.

La rédaction reçoit sur rendez-vous.

Abonnements :

Nouvelle Revue de Psychanalyse. Service Abonnements
49, rue de la Vanne, 92120 Montrouge. Tél. : 46-56-89-00

Abonnements pour deux ans (4 numéros) :

France et pays de la Communauté.....	310 F
Étranger.....	336 F

Pour tout changement d'adresse, prière de nous adresser la dernière bande d'abonnement.

L'attente

nrf

NOUVELLE REVUE DE PSYCHANALYSE

Numéro 34, automne 1986

TABLE

<i>Argument</i>		5
Patrick Lacoste	<i>La magie lente</i>	9
Laurence Kahn	<i>La hâte</i>	29
Michel Gribinski	<i>L'arrêt</i>	51
André Beetschen	<i>Une patience déliée</i>	65
Michel Chaillou	<i>Un fruit bizarre</i>	85
Adam Phillips	<i>Quand l'enfant s'ennuie</i>	89
Aline Puck Petitier	<i>On dit qu'un prompt départ vous éloigne de nous</i>	99
Radmila Zygouris	<i>Le guetteur de l'aube</i>	107
Marc Le Bot	<i>Le suspens</i>	115
Ginevra Bompiani	<i>L'attente de la mort et du miracle</i>	127
Bernard Favarel-Garrigues	<i>Passager clandestin</i>	143
Jacques Le Goff	<i>Les limbes</i>	151
Roger Grenier	<i>L'attente et l'éternité</i>	175
Alain Boureau	<i>Toujours, déjà, soudain là : l'État devant l'historien</i>	185
André Green	<i>L'aventure négative</i>	197
Jean-Michel Hirt	<i>Le temps de l'ombre</i>	225
Jean Starobinski	<i>Es linda cosa esperar...</i>	235
Sigmund Freud, Albrecht Schaeffer	<i>Une lettre et un poème</i>	247



VARIA

251

ARGUMENT

« Les discussions psychologiques à propos de l'attente omettent toujours ce qui vaut vraiment d'être noté et, en brochant autour du thème, ne parviennent pas à toucher son point sensible. »

Wittgenstein, *Fiches*

L'attente nous est si consubstantielle – qu'elle soit celle de Godot, de l'être aimé, de la mort ou de jours meilleurs – qu'il est tentant, pour la cerner, de se tourner d'abord vers ses formes psychopathologiques.

Chaque affection psychique offre sa propre modalité de l'attente. C'est la procrastination de l'obsessionnel, pour qui c'est toujours trop tôt ou trop tard, pour qui ça n'est jamais le moment, qui diffère sans cesse le temps de la décision et du choix et dont l'attentisme du psychanalyste pourrait bien n'être parfois qu'une forme rationalisée. C'est le rendez-vous toujours escompté du phobique avec l'accès d'angoisse panique, comme s'il vivait dans cette anticipation. C'est l'attente jamais comblée de l'hystérique – excitation, déception – ou encore la quête de l'hypocondriaque dans son souci taraudant de fixer le mal en un lieu du corps. C'est aussi le pervers jouissant de son scénario en attente plus que de sa réalisation. À l'inverse, il arrive que l'attente semble avoir disparu – le déprimé ne dit-il pas ne plus rien attendre des autres et d'abord de lui-même? – ou être impossible, intolérable, dans l'exigence d'un « tout de suite », dans la compulsion du passage à l'acte.

À chaque névrose donc son mode d'attente, qui mériterait une étude précise. Peut-on alors dans ce champ psychopathologique spécifier une névrose d'attente proprement dite? L'attente anxieuse, l'angoisse flottante des premières investigations cliniques de Freud, cette attente de n'importe quelle représentation susceptible de lier l'angoisse n'a-t-elle été qu'une étape théorique?

Si nous envisageons maintenant l'attente normale, nous convoquons aussitôt le couple du principe de plaisir et du principe de réalité, quitte à faire alors chorus avec

la sagesse commune : pour obtenir une satisfaction réelle, des conduites de détour et des ajournements sont nécessaires. Il faut savoir attendre, juguler son impatience, faire progressivement le dur apprentissage de la réalité. L'ennui, c'est qu'un tel schéma, s'il est à la rigueur valable pour ce que Freud nomme les pulsions d'autoconservation (l'ordre des besoins vitaux), cesse de l'être quand les pulsions sexuelles sont en jeu.

Or, elles le sont toujours et partout. L'attente n'est pas réductible à la reconnaissance paisible d'un écart entre un projet et sa réalisation, au constat que nous devons respecter le temps des tâches et le cours des choses – attendre que le sucre fonde... –, elle a partie liée avec l'accomplissement et le non-accomplissement du désir. Pourquoi, au cours d'un voyage, pouvons-nous être saisis d'impatience alors que nous ne sommes nullement, croyons-nous, pressés d'arriver ?

Nous voilà déjà plus près de la contradiction inhérente à l'attente et de ce qui lui assure sa tension. L'attente est double. Un exemple : nous attendons un train, il arrive à l'heure prévue, l'attente est satisfaite. Satisfaite mais non accomplie : seule la rencontre imprévue, non anticipée, la rencontre avec l'inattendu a une chance de l'accomplir. Autre exemple, à moins que ce ne soit le même : l'interprétation. Elle surprend et dans le même temps ne dit que ce qui était depuis longtemps attendu. Et puis l'exemple, le plus souvent tenu pour prototypique, de l'attente amoureuse. Qu'attend-on ? Des signes. Si le signe arrive, d'où vient-il ? Nouvelle attente. Et si le signe n'arrive pas, je l'invente. Qu'annoncent les traits du visage présent ? Les traits, le ton, les bruits de l'être aimé, non les mots qui sont reçus comme de faux signes. Le bruit de la porte, le craquement des pas : que leur attente est douloureuse mais que l'attente douloureuse est chérie ! L'attente délire. Inattentive, elle délire les objets, les travaux, les émois, arrachant à tout ce qui n'est pas elle. Cette attente-là, qui remâche la jouissance et se délecte parfois du « pas tout de suite », est au-delà du principe de plaisir.

*

Certains lieux, certaines occasions sont désignés pour l'attente : le salon d'attente du médecin et du psychanalyste, la file d'attente devant le cinéma, la fenêtre de la maison d'Emma Bovary, le résultat d'un examen médical ou universitaire, l'annonce d'un verdict, le Purgatoire, les Limbes, le ventre maternel...

Certaines périodes de la vie aussi, plus que d'autres. Et d'abord l'enfance. Pour l'enfant – et ici les choses se durcissent : quand je serai grand, je tuerai mon père et j'épouserai ma mère. Pour les parents : l'enfant sauveur, l'enfant merveilleux, l'enfant porteur des « grandes espérances » (par quoi Dickens désigne explicitement la promesse d'un héritage). La vieillesse enfin, où la mort prend figure d'échéance et où tout alors, même le plus anodin, devient échéance.

*

Les psychanalystes ont peu médité sur l'attente. N'est-elle pas pourtant au cœur de leur pratique et aux bords de leur théorie ?

Qu'attendons-nous de nos patients, de leur cure, de nos interprétations ? Qu'attendons-nous tout au long de nos journées lorsque nous n'attendons rien de spécial et que n'ayant soi-disant pas l'intention de guérir, de soigner ou d'adapter, ni d'intention du tout, nous nous fatiguons en même temps que s'épuisent nos « représentations-but » ? Avec quelle intention flottante écoutons-nous ? Notre attente est-elle alors la complice de celle du patient ou son fantôme ? Pouvons-nous nous passer de ce que Freud, sans trop expliciter la chose, a nommé « représentation d'attente » ?

*Sur le versant théorique, une réflexion sur l'attente nous semble être d'une singulière actualité. Il est de bon ton aujourd'hui d'annoncer, donc d'attendre, peut-être de précipiter la fin de la psychanalyse. D'autres ont attendu que le secours vienne de tel ou tel domaine de la connaissance. Après quoi est venue la déception – la linguistique, par exemple, tombe dans la « linguisterie » – cette déception qui vient toujours faire écho à une insatisfaction première. Il pourrait être instructif à cet égard de comparer les attentes de Freud telles qu'elles s'énoncent franchement, dans, par exemple, *Les intérêts de la psychanalyse (1913)*, et les nôtres.*

En allemand, dans le texte freudien, l'attente se dit Erwartung. Gegenwart – aussi bien ce qui vient à la rencontre de l'attente qu'à son encontre – tel est le mot pour dire le présent.

Paradoxe de l'attente : nous attendons de l'inattendu, nous attendons le présent.

N. R. P.

LA MAGIE LENTE

La parole analytique me paraît parfois réduite, aux fins de son action, à faire comme si l'existence même du langage était en son seul pouvoir; le langage peut aussi « faire » comme si le monde n'existait pas avant d'être dit. « Dire » crée le langage d'une analyse, son monde second. Il serait sans doute difficile de démontrer que la terre tourne « par oui-dire », et pourtant, le fait de le dire constitue chaque fois une nouvelle pour la pensée qui n'y pense pas.

Si l'activité de penser, par rapport au rêve, n'est qu'un détour dans l'accomplissement de désir, détour rendu nécessaire par l'expérience, la pensée selon Freud n'est qu'un substitut du désir « hallucineur ».

Le langage – c'est-à-dire : les mots, les gestes, et « toute autre activité psychique », selon la définition totalisante proposée dans « L'Intérêt de la Psychanalyse » (1913) – le langage est un itinéraire de ce détour, et la parole l'emprunte par création et arrangement de substituts : c'est un coup de force ordinaire et discret. Détour, substitution, l'idée du « temps qu'il faut » s'impose déjà. Or, plus le trajet paraît court ou la substitution rapide, plus la crédulité s'empare du voyageur.

C'est le principe de la magie – religieuse ou triviale – de produire une transformation soudaine du « naturel », et de laisser supposer sa liaison privilégiée avec le Savoir, le Pouvoir, et le Temps. Ce principe est rappelé par le dialogue mis en scène dans *La Question de l'Analyse profane*, en 1926, où le point de jonction entre « dire » et « faire » en psychanalyse trouve une caricature. Je résume ce dialogue dont l'auteur est le seul personnage :

- Que font-ils, dans ce couple de l'analyse ?
- Ils parlent ensemble, rien d'autre.

Words, words, words, dit le profane, c'est donc de la magie. Oui, c'est de la magie, si l'on n'oublie pas le pouvoir des mots – on peut ici noter que le « Mot magique » est constamment traité, par Freud, à l'image de l'Acte fondateur : il ne vaut que pour ce qu'il représente par ses conséquences. C'est une sorte de magie qui transforme la forteresse névrotique en « château d'air ». Et, non, ce n'est pas

de la magie, parce que cela prend trop de temps. Si l'on veut : c'est une *magie lente*. (Textuellement : « une magie aussi lente perd le caractère du merveilleux ».)

Il est remarquable que l'on puisse paraître toujours aussi pressé de faire un sort à cette condition langagière de l'analyse, soit en la dévaluant – l'affirmation : « ce ne sont que des mots », ne produit d'ailleurs que des mots qui prétendent se libérer des mots –, soit en la surévaluant, et il n'y a plus que des mots qui se prennent au sérieux. Comme si l'on n'éprouvait que les mots, comme si l'on n'éprouvait pas *aussi* les mots... Pensée isolante, et donc magique, dans les deux cas.

Il est vrai que la Bible, qui transforme la tour sacrée des mages babyloniens en tour de Babel, ne se prive pas de brouiller les pistes en jouant sur les mots : Babel est aussi un jeu de mots avec le verbe hébreu « brouiller ». Une seule langue, c'est leur première œuvre, et le Seigneur s'exclame : « Maintenant, rien de ce qu'ils projeteront de *faire* ne leur sera inaccessible! » Et ledit Seigneur d'y mettre bon ordre en dispersant ses élèves, en semant la confusion.

On peut transférer l'exclamation dans la situation analytique : « Maintenant, rien de ce qu'ils projeteront de *dire* ne leur sera inaccessible! » Donc, ils parlent ensemble. Mais c'est une façon de parler, et cela dépend essentiellement de la façon de l'entendre; car on peut dire aussi bien : ils parlent ensemble en avançant d'un pas inégal dans le renoncement à la réponse, et « sur deux scènes séparées », jouant « deux pièces entièrement distinctes ». (Risque de confusion que ne manquera pas de souligner l'article de 1937 sur les « Constructions dans l'analyse ».)

*

Cette femme s'inquiète soudain du fait qu'elle a pu établir un lien de pensée entre la fin de la séance et le début. C'est une cure qui commence. Elle dit ce lien : à la fin de la séance, elle rapportait un mot de sa fille (six ans) qui avait répondu à l'une de ses nombreuses colères en lui disant : « Oh la la! On dirait une fausse mère! » Elle pleure et se souvient qu'elle avait débuté la séance en se plaignant de n'avoir jamais pu vraiment parler avec sa mère. « Il y a du "pas vrai" dans les deux », dit-elle. Elle s'arrête et remarque : « C'est tout de même dangereux de faire comme ça, car ce genre de rapprochement peut faire exister des choses qui n'existent pas. » Elle est venue à l'analyse en affirmant qu'elle ne croyait pas à la parole.

La question du langage des mots est de celles qui s'annoncent, dans toute l'œuvre de Freud, par un « n'oublions pas... », au service des évidences. Les derniers mots sur la parole en acte – dans l'*Abrégé* – sont pour rappeler que *dire* est un moyen de remémoration des perceptions et que le dispositif spécial de l'analyse construit un « appareil à discerner » dans lequel l'activité de dire doit augmenter considérablement la perception endopsychique. Cette perception endopsychique

rencontre dans le langage même une épreuve de réalité (psychique). Et l'effet de cette épreuve, comme son repérage, ne peuvent s'organiser que dans et par le système Perception-Conscience. Même si l'on est averti de ses impacts subliminaux.

Le pacte de la règle fondamentale revient à demander de dire ce que l'on sait, mais aussi *ce que l'on ne sait pas*. C'est ce « dire ce qu'on ne sait pas » qui permet, écrit Freud en 1938, de *deviner* le refoulé.

Je reviens au fragment clinique : c'est en disant ce qu'elle sait des « liaisons dangereuses » que cette femme dit ce qu'elle ne sait pas du transfert, quand elle commence à le dire. Du moins, c'est ce que je devine.

Deviner, fantasmer, traduire, sont ainsi au programme de l'activité analytique depuis les confidences de Freud à Fliess. Les mages n'auraient pas dit autrement... sauf que, guérissant l'angoisse par la parole qui devine l'avenir, ils aggravait le passé incurable *de* la parole. Et, s'ils avaient à apprendre une technique, ils n'avaient pas à la redécouvrir pour leur propre compte en acceptant de devoir la remanier chaque fois. Les « mages » freudiens auront en outre à distinguer les trois temps du fantasme et de la « fantaisie », en interprétant ce qui advient du passé dans le présent, et pour établir une concordance de l'avenir et de l'inconscient.

Mais, plutôt que de dire que l'analyste « devine » la présence du passé, on s'empresse généralement de dire qu'il « construit ». Alors qu'entre les deux, la perlaboration des fantasmes de l'analyste constitue une étape essentielle. Le problème est de donner un statut technique à ce « deviner » qui ne soit pas, évidemment, le postulat faible et mou de l'intuition.

Qu'il y ait du « sujet supposé deviner » m'importe davantage que la phobie ou la révérence d'un « sujet supposé savoir », car c'est dans cette hypothèse que s'exerce le pari fantasmatique à son point d'émergence, et c'est par elle que le risque magique s'inscrit dans la technique, au point de tangence des deux scènes psychiques.

La question de base serait celle-ci : comment l'analyste peut-il mettre en œuvre son fantasme traducteur en le fondant sur le fait de « deviner » ce que le dire ne sait pas dire ? Une première réponse serait : en prenant littéralement son temps, c'est-à-dire en se méfiant de la recette dite « d'interprétation dans le transfert », si, mélangeant *les* transferts, ce genre d'interprétation précipite l'effet magique de la parole dans la parole. Car le seul fait de dire – et ce n'est pas le moins étonnant – dire, selon une règle explicite ou implicite, déchaîne l'amour et la haine ; or, ces déchaînements constitueront la seule possibilité d'accès d'un parleur à son histoire. Mais ce n'est pas une évidence suffisante ; en effet, dire n'est vraiment « dire ce qu'on ne sait pas » que si l'amour/haine est déjà là pour *faire dire*.

L'état qui fait dire révèle que l'espoir magique – affirmé, nié, ou secret – est toujours au rendez-vous de la névrose, et, dans la mesure où l'on ne naît pas analyste, l'entendre dépend des modalités d'atténuation du magique dans l'écoute – pour peu que l'on ne tienne pas cette atténuation pour une vaccination. Cela va, et ne va pas, de soi, car cette progression vers la saisie des évidences toujours

surprenantes n'est dans l'ordre du banal que si l'on fait abstraction de l'état qui fait dire; cet « état », particulièrement instable et tumultueux – c'est le contraire d'un « état », à la façon paradoxale dont on dit : « l'état fébrile » – dénonce les ruses d'investissement de la banalité verbale dans ces dialogues où n'importe quel mot veut dire : « je t'aime », ou : « je te hais », et propulse le banal au rang de l'essentiel.

Dans le « Discours de Rome », je remarque ceci : « ...personne n'est moins exigeant qu'un psychanalyste sur ce qui peut donner son statut à une action qu'il n'est pas loin lui-même de considérer comme *magique*, faute de savoir la situer dans une conception de son champ ». C'est vrai. Seulement, on connaît aussi les destins de cette « faute de savoir », s'ils mènent à une attitude gnostique, en particulier par rapport au langage : au point que l'on puisse croire tout savoir de la parole avant même qu'elle ne surgisse. Par ailleurs, comme tout démontre que l'analyse ne gagne jamais rien à la recherche d'un statut scientifique traditionnel, elle reste un champ « expérimental », à redéfinir constamment par le mode d'appropriation théorique de ses preuves psychiques, soit : par une épreuve de pensée qui aura surmonté la tentation pragmatique. Or, dans ce champ relativement autarcique, il me paraît utile d'examiner l'insistance de Freud à situer l'action analytique dans l'héritage du magique; d'une part parce que l'ignorance peut n'être pas moins magique que le savoir, et, d'autre part, parce que, à vouloir s'épargner toute mauvaise conscience qui pourrait s'attacher audit « miracle de la parole », on peut très facilement abriter la technique dans une précaution diagnostique qui revient à penser que la pensée magique... c'est toujours celle de l'autre!

Pour paraphraser Lacan citant La Rochefoucauld (qui écrivait ceci à propos de l'amour) : on pourrait penser qu'il y a des gens qui n'auraient jamais parlé s'ils n'avaient jamais entendu parler du langage. Moyennant quoi, ne jamais parler du langage peut aussi conduire à faire des économies au-dessus des moyens.

Je constate que le point de vue technique sur le langage comme moyen se rencontre le plus souvent, chez Freud, au plus près de la question de la magie. Dans *L'Homme Moïse et la religion monothéiste*, on peut lire le résumé et le schéma directeur de l'affaire. C'est d'abord une hypothèse clinique : la rencontre, chez le névrosé adulte, du phénomène de « croyance en la toute-puissance des pensées ». L'hypothèse est étendue à l'enfant, car elle rencontre les travaux sur la pensée des « primitifs ». « Toute la magie des mots, est-il écrit en 1938, vient de cette *surestimation*. » Voici le schéma : « Toute-puissance des pensées » était l'expression de l'orgueil que l'humanité plaçait dans le développement du langage parlé. Toute-puissance, orgueil, sont les pré-supposés de la magie, et la magie, c'est « le précurseur de notre technique ». En fait, il n'y a pas de technique analytique qui ne doive négocier sans cesse avec la surestimation de la pensée et avec la surévaluation des mots, et cela, pour les deux partenaires de la situation.

« La magie est le précurseur de notre technique », c'est déjà dit, de la même façon, en 1933, dans la mise en garde contre les « conceptions du monde », en

particulier la religion, la politique, et même la science, tant on peut être entraîné à les concevoir comme systèmes tout-puissants. Autrement dit, penser à la magie – et, en particulier, à la magie des mots –, c'est ce qui devrait protéger le psychanalyste contre tout investissement crédule des systèmes. S'il y pense du côté de l'élaboration technique, en n'oubliant pas le précurseur, mais en n'oubliant pas non plus que ce n'est qu'un précurseur. C'est une mise en doute nécessaire, entre un temps de surestimation naturelle du langage des mots, et un temps d'estimation, de réévaluation obligatoire de son pouvoir. Ce doute n'a d'issue que par rétorsion du pouvoir de la parole dans le pouvoir du langage, afin qu'aucun de ces pouvoirs n'en sorte indemne, que chacun devienne non plus impératif mais conditionnel, non plus indispensable mais suffisant, sans espoir d'être autosuffisant.

*

Une position inaugurale de Freud est de rappeler constamment la magie des mots : « Les mots de nos discours quotidiens ne sont rien d'autre que magie devenue pâle » – magie décolorée, affirmée dès 1890 dans *Traitement psychique*, pour introduire la directive thérapeutique d'avoir à « restituer à la parole *au moins une partie* de sa force magique d'antan ». Le mot est ici l'outil, l'instrument essentiel. Ce projet – pour prendre déjà quelque distance avec l'hypnose – est encore dans l'axe de la suggestion : l'injonction verbale est le moyen de faire brèche dans « l'autocratie de la vie psychique ». Ce point de vue sera atténué dans la suite de l'œuvre, mais cela serait beaucoup dire qu'il est totalement absent de notre pratique la plus prudente.

Par l'étude de l'hystérie – en progressant vers la cure de parole – la méthode change : l'analyste provoque des récits, mais surtout des descriptions. C'est le temps de la pression sur les yeux, de la métaphore du voyageur qui décrit le paysage, et ce paysage interne sera saisi dans un mouvement qui s'offre à une sorte de pédagogie : « Apprenez à savoir ce que vous dites de ce que vous décrivez. » Cette évolution de la méthode renforce le pouvoir des mots et le déplace, en vérifiant l'incidence corporelle de son action d'une part, mais aussi en lui donnant une fonction de remémoration qui permette d'éclairer son trajet interne. Ainsi s'installe le primat de la toute-puissance du rêve comme modèle de la méthode. Le projet devient en effet celui de traduire le rêve en « langage habituel et direct », ce que la relation du cas Dora montre à l'évidence, tout en accentuant les considérations techniques sur les façons de dire – en particulier : « Comment appeler un chat un chat », même quand on s'adresse à une jeune fille...

L'analyse des récits de rêves de Dora porte essentiellement sur le double sens des mots, spécialement des « mots innocents » – ceux qui sont le plus aptes à cacher les pensées sexuelles –, ce qui centre la technique sur ce qu'on pourrait appeler : *une communauté d'intérêts entre langage et névrose*. La duplicité du vocabulaire, le

pouvoir angoissant et excitant des dictionnaires, montrent comment la chimie sexuelle participe de l'alchimie verbale, et réciproquement (selon le schéma de la « triméthylamine » tel qu'il fut interprété dans le rêve princeps). Cependant, la technique d'interprétation s'empare à la fois du détail de la syntaxe et de l'intonation du récit – je fais allusion à ce moment où Freud n'hésite pas à souligner un « très bizarre point d'interrogation » qui ne se réduit pas à la simple ponctuation dans le récit d'une séance. L'analyse de l'hystérie a, me semble-t-il, dirigé la technique, par la rhétorique du travail du rêve, vers *le mot du symptôme*.

L'étude du lapsus, l'exploration des *symptômes de mots*, porteront ensuite atteinte à la conscience tranquille de la parole. Le travail sur le *Mot d'esprit*, pour accentuer le pouvoir des mots, effectue un premier ralentissement de la magie verbale, justement parce que l'analyse saisit cette magie à son point d'accélération extrême : l'ellipse. Centrée sur la condition subjective, cette observation de l'ellipse met en lumière la *fonction d'étrangeté de la parole dans le courant du langage*, et pour le parleur lui-même.

Ainsi cet instrument, le mot, que Freud invite d'abord à réinvestir d'une partie de son pouvoir magique, sera déployé par le récit du rêve, accolé au symptôme hystérique, puis démasqué comme lieu de symptôme, pour être enfin, par l'analyse du *Witz*, altéré dans sa magie et introduit à sa fonction d'altérité interne : *l'esprit des mots*.

Dans ce contexte, on peut admettre avec Lacan que « le symptôme se résout tout entier dans une analyse de langage (...) parce qu'il est langage dont la parole doit être délivrée ». Si l'on n'admet pas seulement un « vocabulaire », mais l'importation théorique sans retour effectuée par Lacan avec les outils de la linguistique, sur un terrain où Freud n'a su interroger que la philologie.

L'évaluation des « Perspectives d'avenir de la thérapie analytique » (1910) nous somme, en outre, de ne pas oublier de nous référer au langage usuel, et l'effet du dire analytique est encore ici comparé à l'action magique qui brise l'effet du mauvais esprit en l'interpellant par son nom secret. C'est-à-dire selon les techniques propres à la pensée « primitive », mais aussi selon les techniques de l'enfance et des contes de fées... Seulement, à partir de l'article de 1914¹, il y aura désormais quelque chose d'autre à ne pas oublier, c'est « qu'en donnant un nom à la résistance on ne la fait pas pour cela immédiatement disparaître », il faut prendre en compte le temps de *Durcharbeitung*. Le concept de perlaboration apporte la notion d'un ralentissement supplémentaire, et si, à première vue, tout permettait d'opposer la perlaboration et l'abréaction, en fait, ces deux notions se révèlent complémentaires; chacune peut conduire à l'autre, vérifiant en cela qu'il y a de la magie, mais qu'elle est « lente », parce qu'elle doit prendre le temps de défaire la

1. « Remémorer, répéter, perlaborer », *G.W.*, X, pp. 126-136, in *La Technique psychanalytique*, P.U.F., 1967.

résistance en repérant comment les mêmes significations peuvent se retrouver par des voies différentes : c'est affaire de contexte, de détours, de substituts et de transformations. La notion de *Durcharbeitung* est explicitement proposée comme corollaire d'une « technique nouvelle », technique dont la nouveauté s'impose face au constat de la « mise en acte » et de la « force actuellement agissante » de la maladie. Cette nouvelle technique est issue de la réflexion « sur les multiples formes de la névrose obsessionnelle », et indique que l'analyse est passée du temps du pouvoir des mots à la prise en considération du temps qu'il faut pour que ce pouvoir s'exerce, aussi bien du dehors que du dedans.

Ainsi se trouve-t-on, à cette date, très loin de l'enthousiasme nécessairement naïf (« primitif ») ayant accompagné la découverte de la *talking cure*, et le dialogue imaginé en 1926 (« Ils parlent ensemble, rien d'autre ») n'est véritablement offert dans sa simplicité au lecteur d'aujourd'hui que si ce dernier veut bien évaluer la distance et suivre les détours du chemin parcouru. C'est aussi, à mon avis, pour des raisons stratégiques qu'il sera encore question de la « magie des mots » jusqu'en 1938 – on peut le constater dès les *Leçons d'Introduction* (1916-1917) – c'est une *stratégie permanente d'introduction à la technique psychanalytique*; technique dont la « philosophie » se trouve exposée, de façon axiale, dans *Totem et Tabou* (1912). C'est même, pour ainsi dire, la philosophie de la méthode.

L'animisme, désigné comme « théorie psychologique naturelle », encore repérable dans « le fond vivant de notre langage », recourt à une magie dont la technique revient « à prendre un rapport idéal [idéel] pour un rapport réel » – par analogie, contiguïté et substitution. Freud s'empare de cette technique de l'action magique, mais pour établir, en passant, le statut d'acte de la règle fondamentale : « Comme l'analogie et la contiguïté sont les deux principes du processus d'association, c'est vraiment la puissance de domination de l'association d'idées qui se donne pour interprétation de toute l'extravagance des prescriptions magiques. » L'unité supérieure de ces deux principes : le *contact* direct ou figuré (association contiguë ou transfert de sens), devient le principe technique de la toute-puissance des pensées. Cette toute-puissance, pour être plus accessible dans les formes obsessionnelles, est ici réinsérée (comme élément majeur) dans le déterminisme de toute névrose, et jusqu'à en faire un argument de l'histoire du développement de la pensée humaine.

Le postulat « expérimental » de la toute-puissance des pensées prendrait donc le pas sur le postulat dogmatique de l'hallucination de la satisfaction; cela d'autant plus facilement qu'il est adéquat à l'étape de conceptualisation du développement libidinal, en cours à cette date, par l'introduction du narcissisme. Car le narcissisme devient le concept métapsychologique auquel doit être rattachée – comme étant « sa caractéristique essentielle » – la survalorisation de l'action psychique. Cette « action » est pensée comme étant un substitut de l'acte sexuel. La sexualisation de la pensée étant une transformation originaire chez le « primitif », une nouvelle sexualisation des processus de pensée aura lieu chez le « névrosé », avec transfor-

mation régressive sous l'influence du refoulement. Ces deux processus (parallèles dans la théorisation freudienne) sont censés produire des effets comparables : le narcissisme intellectuel et la toute-puissance des pensées. Car l'un et l'autre admettent pour axiome le solipsisme du refus de la mort.

*

Ce n'est pas tant la technique de la magie qui importe désormais, mais l'inversion que Freud propose en disant que la technique magique *est* le processus associatif. En fonction du fait que : « Avec le temps, l'accent psychique se déplace des motifs de l'action psychique pour s'attacher à ses moyens, voire à l'action elle-même. » Le statut d'acte du processus associatif, la survalorisation de l'action psychique, s'inscrivent dans une élaboration de « l'appareil de l'âme » en termes d'appareil psychique, mais n'autorisent à mon sens aucune coïncidence avec des actes de langage, voire avec un langage d'action, car il n'y a là aucune théorie de la communication mais plutôt une théorie de *rupture* de communication – et si l'on entend par « communication » l'échange des rapports de la perception endopsychique avec la représentation du monde extérieur. Cette théorie « de rupture » substitue aux rapports entre les « choses » des rapports de mots, puis des rapports entre les idées – toutes ces liaisons « communicantes » n'étant finalement ni des mots ni des idées, avant d'être associées dans l'après-coup de la parole. C'est le *résultat* du processus associatif qui donne accès à ses composantes, et seulement en se poursuivant par association. S'il y a un « acte de dire » analytique, ce n'est pas en tant qu'acte qu'il est analysable, car l'analysable de la parole commence avec sa dérive et non dans l'objectivation de ses amarres. Je ne dis pas qu'un point fixe du dire ne s'analyse pas, mais que l'interprétation n'est pas dans l'information qu'il exhibe, hormis dans l'évocation dont la parole dit ne rien savoir en voulant informer.

Quelle sorte d'information, par exemple, me destinerait cette patiente qui, après un long silence, dit : « Je préfère me taire plutôt que de parler comme je l'ai fait la dernière fois, parce que, vu la tête que vous faisiez quand je vous ai dit au revoir, j'ai dû dire des choses terribles. » Où la magie cherche son effet, la croyance en la magie se remet en route; par le moyen d'une quête désirante de la toute-puissance de la parole, la toute-puissance des pensées cherche sa voie transférentielle. Et là, une autre « magie » se déclenche : il suffit que la parole dise cela pour que je me rappelle que j'ai oublié ce que la patiente a dit la dernière fois. L'acte de pensée peut se résumer au silence qui fait signe par et dans cette phrase; au sens où l'on peut littéralement « garder » le silence, si le silence est le signe de tout ce que l'on croit avoir.

Une autre dira soudain : « Je ne parle pas parce que vous m'écoutez trop », alors que c'est par le caractère brutalement audible de cette phrase qu'elle force

mon écoute, et ramène mon attention. Il y a des formes récurrentes de cet investissement dans le pouvoir des mots, tel ce début de séance : « Je me demande ce que je vais bien pouvoir dire... qui ne me donne pas mal à la tête, après... »

Les investissements magiques peuvent être beaucoup plus explicites, utilisant la forme et le contenu. Cet « obsessionnel », après quelques années d'analyse, intègre soudain à la séance son symptôme de déplacement. À déplacer sans cesse les représentations, il en vient à ne plus pouvoir réellement se déplacer sans angoisse. Cette séance part d'un investissement transférentiel pour aboutir à un autre type d'investissement transférentiel. Premier mouvement : « En vous disant bonjour, j'ai pensé : j'ai peur qu'il se suicide [attribution d'une forme de ses craintes], maintenant j'ai peur que le fait de vous le dire ne vous en donne l'idée [toute-puissance du dire, héritière d'une toute-puissance des idées, dont la haine est à peine masquée par "j'ai peur" – qui dit aussi une vérité : la peur qu'il a de sa haine]. » L'ensemble de la séquence, si l'on privilégie l'annonce : « J'ai pensé », pourrait en outre s'entendre comme un passage à l'agir... de pensée.

Deuxième mouvement de l'ambivalence, l'attribution de la toute-puissance et son retrait immédiat : « J'ai envie que vous soyez magique, mais comment, avec quel instrument? On ne fait que parler, ici... »

À ce moment-là, survient une gratification, la formulation « magique » de la traduction du symptôme : « Quand même, je me rends compte que je peux maintenant parler sans savoir où je vais. » Effacement immédiat : il se plaint de ne pouvoir effectuer un voyage important pour ses affaires; et la révolte contre les symptômes permet d'éviter la dramatisation transférentielle de la révolte : « J'en ai marre, je voudrais couper ces angoisses à la hache, ça me met hors de moi! » Comme je souligne « hors de moi », lui coupant la parole, il s'arrête et se souvient : « Quand on allait à la pêche, on allait d'abord chercher de quoi appâter, vous savez, ces machins qui se dressent dans le sable, des couteaux... enfin, on appelle ça comme ça. » « On », c'est lui avec le père, mais, pour éviter aussitôt la figure paternelle, lui vient ce qu'il appelle un de ses « coupe-circuits », il dit : « Les couteaux, c'est pas le vrai nom... je me demande quel est le vrai nom, je l'ai su... » Il cherche un temps à sa manière obstinée, puis il revient à l'adresse transférentielle et dit : « Je pense... il me mettrait sur le cul, s'il me sortait le vrai nom... » Redondance de l'appât : non seulement le « vrai nom » effacerait par magie la double fonction déjà magique du « couteau », mais encore, lui « sortir » un mot tranchant serait répondre à l'invite d'une interprétation qui – pour souligner ce qu'il « sait » déjà : le sens anatomique du déplacement géographique – s'installerait dans une pédagogie de la figure castratrice, telle qu'elle est littéralement *captée* par son dire. Cela conduirait l'analyste à défricher à la hâte – sinon à la hache – un réseau œdipien qui n'exhibe l'instrument que pour mieux masquer l'enjeu du risque. Car le motif du duel n'est pas la menace que pourrait représenter par intermittence l'image de ce père qu'il appellera plus tard « le cocu fondamental »,

mais le danger que représente le désir incestueux; danger qui porte la parole, au point qu'il surgira un jour sur ce mode : « Ah! comme j'aimais avoir une conversation avec ma mère, une fois que j'avais bien tiré mon coup... » En fait, la stratégie ne deviendra interprétable que quand cet homme dira ce qu'il ne sait pas, à savoir qu'il cesse de s'exciter de la moindre rencontre féminine qu'il pourrait faire *avant* chaque séance, pour noter qu'*après* une séance il avait été « drôlement excité par notre... conversation ».

Quand le transfert revient à confier à l'analyste la toute-puissance de la parole, il n'y a que de bonnes raisons de se méfier de ladite « interprétation dans le transfert », et même à se défier de toute parole qui se chargerait de cette magie en écho, y compris pour la déplacer (d'où la nécessité du ralentissement). Car introduire verbalement une figure féminine qui opposerait ses appâts aux « coupleaux », cela ne pourrait – pour cet exemple, à ce moment-là – que laisser, en effet, « sur le cul »...

Mettre l'obsessionnel dans une telle disposition d'esprit, c'est ce dont l'analyste de « l'Homme aux rats » ne s'est pas privé – dès le début de la cure, en forçant la description du supplice, et en réalisant le fameux « don symbolique de la parole ». Mais, sans doute ne doit-on pas faire bon marché de sa surprise à l'écoute d'un aussi surprenant parleur. C'est assez clair : l'investigation de la pensée obsessionnelle, nous dit Freud, « ferait plus pour l'élucidation de nos connaissances sur la nature du conscient et de l'inconscient que l'étude de l'hystérie et des phénomènes hypnotiques... ».

L'argument est d'abord celui d'une facilité méthodologique : dans la « névrose de contrainte », les phénomènes inconscients font irruption dans la conscience sous leur forme « la plus pure et la moins déformée »; facilité d'approche qui a pour contrepartie la plus grande difficulté technique. C'est ce qui fait de la réflexion sur « l'Homme aux rats », la perlaboration de la question du langage et de la fonction de la parole, au sens où le rapport de Freud à la magie des mots s'en trouve bouleversé. Aussi signale-t-il, en commençant le récit de cette cure devant la Société de Vienne, que la technique a changé. Elle a changé dans la mesure où « l'analyste ne cherche plus le matériel qui l'intéresse lui-même, mais permet au patient de suivre le cours naturel et spontané de ses pensées ». Changement discret, qui porte sur la technique d'attention et la mise à distance des *intentions* de l'analyste. Le dialecte obsessionnel, qui paraît d'abord plus accessible que le langage hystérique – et c'est un dialecte de ce langage – amène à reconsidérer le pouvoir des mots, parce qu'il est l'expression même de ce pouvoir, et que « l'innervation motrice » de la pensée fait obstacle au frayage de l'interprétation. Or, si ce mode d'expression conduit à se méfier de l'intentionnalité – forme domestique de la toute-puissance des pensées – c'est que la nature surdéterminée du langage qu'il expose à l'écoute invite à une plus grande vigilance quant à l'exercice de la surdétermination de la parole. Cette question technique se heurte

- | | | | |
|----|--|----|--|
| 1 | <i>Incidences de la psychanalyse</i> | 18 | <i>La croyance</i> |
| 2 | <i>Objets du fétichisme</i> | 19 | <i>L'enfant</i> |
| 3 | <i>Lieux du corps</i> | 20 | <i>Regards sur la psychanalyse en France</i> |
| 4 | <i>Effets et formes de l'illusion</i> | 21 | <i>La passion</i> |
| 5 | <i>L'espace du rêve</i> | 22 | <i>Résurgences et dérivés de la mystique</i> |
| 6 | <i>Destins du cannibalisme</i> | 23 | <i>Dire</i> |
| 7 | <i>Bisexualité et différence des sexes</i> | 24 | <i>L'emprise</i> |
| 8 | <i>Pouvoirs</i> | 25 | <i>Le trouble de penser</i> |
| 9 | <i>Le dehors et le dedans</i> | 26 | <i>L'archaïque</i> |
| 10 | <i>Aux limites de l'analysable</i> | 27 | <i>Idéaux</i> |
| 11 | <i>Figures du vide</i> | 28 | <i>Liens</i> |
| 12 | <i>La psyché</i> | 29 | <i>La chose sexuelle</i> |
| 13 | <i>Narcisses</i> | 30 | <i>Le destin</i> |
| 14 | <i>Du secret</i> | 31 | <i>Les actes</i> |
| 15 | <i>Mémoires</i> | 32 | <i>L'humeur et son changement</i> |
| 16 | <i>Écrire la psychanalyse</i> | 33 | <i>L'amour de la haine</i> |
| 17 | <i>L'idée de guérison</i> | 34 | <i>L'attente</i> |

À paraître au printemps 1987

35 *Le champ visuel*

L'attente

Les psychanalystes ont peu médité sur l'attente. N'est-elle pas pourtant au cœur de leur pratique que Freud a pu définir comme une « magie lente » ?

Il faut savoir attendre, enseigne la sagesse commune, juguler son impatience, admettre au nom du principe de réalité que des détours et des ajournements sont nécessaires. Mais l'attente n'est pas réductible à la reconnaissance paisible d'un écart entre un projet et sa réalisation car elle a partie liée avec le désir.

L'attente est double. Nous attendons un train, il arrive à l'heure prévue, l'attente est satisfaite. Satisfaite mais non accomplie : seule la rencontre avec l'inattendu a une chance de l'accomplir.

L'attente n'est pas seulement au-delà du principe de réalité, elle est au-delà du principe de plaisir. Elle est ce suspens qui se délecte parfois du « pas tout de suite ».

Textes de ANDRÉ BEETSCHEN, GINEVRA BOMPIANI, ALAIN BOUREAU, MICHEL CHAILLOU, BERNARD FAVAREL-GARRIGUES, ANDRÉ GREEN, ROGER GRENIER, MICHEL GRIBINSKI, JEAN-MICHEL HIRT, LAURENCE KAHN, PATRICK LACOSTE, MARC LE BOT, JACQUES LE GOFF, ALINE PUCK PETITIER, ADAM PHILLIPS, JEAN STAROBINSKI, RADMILA ZYGOURIS

et le septième cahier des VARIA.



9 782070 708161



865111 de A 70816 cati ISBN 2-07-070816-0

95 FFtc